

Le matin – extrait de « La Fabrique à cercueils » (maelstrÖm reEvolution, 2020)

Les yeux s'ouvrent.

La boule. Déjà. Les crampes. Déjà. Le vide. Toujours là.

Le corps est allongé. Le corps est lourd. Semble peser trois tonnes, le corps. Et le reste.

Impossible de bouger les extrémités. Impossible de bouger le corps. Même quand la nuit a été bonne.

Alors on règle.

On règle le réveil pour qu'il sonne tôt. De plus en plus tôt. Deux heures au moins avant le départ.

Pour la Fabrique à cercueils. De plus en plus tôt.

Parce qu'il faut bien ça.

Bien ça pour que les extrémités répondent. Bien ça pour que ça bouge en bas. Que les genoux réussissent à soulever la chape de la couette. Que la main résignée frotte le front. Que les hanches fatiguées acceptent de pivoter. Que l'esprit envisage la danse complexe des gestes simples menant du matelas à la douche.

De la douche au dressing.

Du dressing à la baignole.

De la baignole à la Fabrique.

Alors. Ça commence toujours comme ça.

La cheville émet un craquement. Comme un top départ.

Poser un pied sur le plancher. Puis l'autre.

Gauche ou droit, ça fait longtemps que ça ne compte plus. Longtemps que c'est bonnet noir, noir bonnet. Que c'est kif. Gauche ou droit, ça fait un sacré bail que c'est la même chose.

Il n'y a plus de bonheur. Plus de malheur.

Juste la cheville qui craque. Le corps qui titube jusqu'à la fenêtre.

Éventuellement — ça dépend de l'âge — éventuellement, les épaules craquent à leur tour.

Aérer la pièce. Paraît que c'est important. Aérer la pièce. Regarder le ciel. Furtivement. Espérer mourir. Furtivement. Espérer gagner à la loterie. Furtivement. Se rappeler l'enfance. Furtivement.

La cour de récréation de tous les possibles. T'es un gendarme. Tu cours. T'es un voleur. Tu cours. Y a un coup qui se perd. Ça pleure. Mais ça pardonne. Et tu cours de plus belle. Et tu cours encore. Quelle était la couleur de la grille de l'école primaire de ton quartier ?

Tu te poses mille questions et tu ne t'en poses aucune. Tu descends l'escalier comme on monte à l'échafaud.

Tu allumes la radio. C'est l'heure de l'info trafic. Ça bouchonne au carrefour Léonard. Ça bouchonne sur la petite ceinture. Parfois ça bouchonne même vers la Fabrique à cercueils. Ça bouchonne dans ta tête. Ça bouchonne dans ton bide. La boule prend de la place. La boule prend ses aises. Dans ton bide. La boule prend de l'ampleur. À l'heure de l'info trafic.

Quand les yeux sont déjà bien ouverts.

Et que la radio grésille.

Et que ça pleure à l'intérieur.